

À propos de *La Chanson des gueux* de Jean Richepin, Barbey d'Aurevilly (*Les Poètes*) s'est prononcé : « Tout un monde de gueux a passé dans son œuvre... Mais, qu'on me passe le mot ! ce sont des gueux spéciaux — tous les Meurt-de-faim, tous les Stropiats, tous les Béquillards, tous les tronçons de l'effroyable guerre de Trente Ans ; une page plus d'Histoire que de nature humaine. » Peut-on en dire autant du dernier Foglia ?

C'est par un extrait que Nous, l'éditeur, le présente :

« quelques-uns nus d'autres non

Gens derniers

ainsi furent ainsi s'en furent
long loin

leurs notes mal tenues

pas un ne les rappela »

Des questions qui se posent :

Est-il séant d'interroger, comme Barbey d'Aurevilly le fit de *La Chanson des gueux* de Jean Richepin, ce qui, des *Gens*, ne nous laisse pas indifférent ?

Effet Foggia à remonter avec le son dans l'appareil qui l'émet, allons-nous d'un cas particulier à sa généralisation ? (Lorsqu'un personnage s'est effacé derrière les mots, son signal et son concept sont-ils toujours présents ?) Parti pris de mise à distance, les « gens » sont-ils allés vaquer avec le pittoresque ? Le référent s'est donc une fois de plus effacé : avec l'écart, qui en perçoit la trace ? Avec les *Gens*, le refoulé pleinement assumé ou non de la littérature reviendrait-il en force ?

À la revanche des mots qui, à chaque début de stance, désignent les gens sur la page, *Gens* n'est pas un livre « tout beau, tout neuf » que l'on ouvrirait pour observer un effet de bataille sur la page blanche : *Gens* n'est pas un simple portrait de « quelques-uns » ; les uns pendus ici, les autres décrochés là, entassés, qui font couic ! quand on les pince et couac ! quand on les pique...

Sons aveuglants des « gens de rien », sont aveuglés des « gens derniers », *Gens*, dis-moi *Gens*, es-tu sans Terre ? Perdue assurément (mais pour qui, par quoi, et pourquoi, par qui), les sons dont il s'agit sont-ils médiatisés (et alors par qui, par quoi,

pour qui pourquoi : sont-ce des gens, sont-ce des mots) ?

Sont-ce ces sons prisés des « gueux spéciaux » (Aurevilly) ? Lesquels ! Sont-ce les sons délaissés « des gens de rien » (Foggia) ? (Sont-ce les mêmes sons dans les deux cas, et alors dans quels sens les entend-on : sens et cas – cas sensés, sans casser ?) Sans les mettre aussitôt que dépendus au caveau commun du sens, décrochons-les et écoutons Foglia.

« Gens de rien
perdus entre tous
les sons qui les émurent

dont nos noms ne sont pas
parvenus »

Vint le vent mauvais. (Celui du sens, celui du son.) Que sont-ils : que sont ces « noms », mots, ces « gens »... (De quelle mémoire s'agit-il ?

Que sont ces emmurés, vivants et ignorés ? Les mots redoublent-ils les murs, *idem* la page qui les porterait ?

L'inverse est-il vrai ? Le livre délivre-t-il ? Combien vivant au-dedans pour ceux qui sont au-dehors...

Où est le dedans, et où est le dehors ? Le mur n'entoure pas, il traverse : *idem* le barbelé. Bah. Il n'y a pas à gloser sur la césure, à paraphraser les feuillets et leurs blancs, expliquer, mais à entendre : à décliner son sujet, *Gens* est toujours au cœur de la page : un Villon, deux Villon, trois Villon, etc. (C'est un avis, contestable – évidemment.

Il serait ridicule et vain d'imposer ici

une grille de lecture – une analyse de contenu, et tout autant tenter de dépendre de l'arbre – ou des barreaux d'un code-barres – qui a fait un livre les mots d'un auteur.) Le ton est donné, villonesque ; il m'apparaît être celui

d'une ballade des pendus fogliariens ; avec, pour les tenir ensemble, une jambe de bois jarryesque – de petits et grands – c'est selon, mais tous ensemble – pendus

accrochés (à des ballons hélium à prix discount, façon le clown blanc est bien vivant dehors). La fiction est parfois une déformation momentanée du sens provoqué par un usage incertain des mots sur la page. Ici, avec les *Gens*, le sens de la distorsion reste suspendu, jusqu'à la fin.

Mélange de méthane et de constats très peu compassionnels, c'est d'un tracé à l'encre rouge qu'il est pointé le long ténia de la vacuité du temps inoculée dans des ventres de vents bien remplis. Et de fait, lorsque l'époque est au ballon (ou au panier à salade) coloré, à moitié vide (de sens) ou à moitié pleine (de gaz), la « fête » aux pendus n'est-elle pas à la désactivation ? (En tout cas

pas à la guerre de Trente Ans.) Entendre : on décroche ! *Gens de peine*, de Foglia, n'est pas un ballon d'éthanol gonflé à l'hélium.

Talon de vers pour relancer en s'en écartant l'identité du genre, les *Gens* en est le leitmotiv obligé, et ça marche plutôt bien au carrefour des pendus du dialogue villonien (j'insiste). Et même très, car le sujet – avec son complément « de peine » – est collé à de la vacuité généralisée !

Détrompons-nous donc sur un point d'honneur, comme on le dit d'un bras tendu au travers des barreaux du langage !

Gens de peine, ce n'est pas l'ouvrage « bien rond, bien ronflant », avec des gens qui prendraient la forme du livre dans le vent, selon qu'il fût plus ou moins gonflé ou qu'il se dégonflât un peu, beaucoup, etc. (l'on attendrait cela en vain).

Comme les *Nous* en général et celui-là en particulier, les *Gens* va jusqu'au bout, et s'il finit par se dégonfler de son air (les *Gens*) c'est pour siffler le sien (celui de notre époque en forme d'individus compactés sur écran plat), qui nous entraîne et nous prend.

Très vite, on est (je suis) zingué, et le feuillet succédant fait suite au verso du précédent : c'est d'un seul souffle que *Gens de peine* se lit. Encore heureux !

Perisiflage insistant, avec le pet dernier d'un je-ne-vous-dis-pas qui est d'une ironie je ne vous dis pas non plus, c'est cul-sec que je l'ai lu ce *Nous*-là. Alors autant dire que c'est un poème qui a du souffle et qui sait prendre

l'air du feuillet là où il est. (Tournée générale.) Oyez, corps vidés ! J'en commande un paquet de 25 colorés à la couleur qui va bien, des *Gens* ! Et je vais, pour tenter de les réveiller – avec mes yeux bouffés par les corbeaux et leur cul

par les vers, puisqu'il n'y aurait rien, paraît-il, à voir au-dehors –, les distribuer dans les prisons...

Celles des gens de l'air du temps.